

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 56 (1918)  
**Heft:** 43

**Artikel:** La bonne  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-214225>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 18.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

A l'air appétissant, à la croûte dorée  
Vient tenter l'appétit du pauvre moribond.

Un vieux vin Bourguignon pétillant dans son verre,  
Du malade affaibli retrouve la vigueur.  
Son pied devient plus sûr, sa tête plus légère,  
Au pénétrant parfum de la chaude liqueur.

Tout renait dans ce corps qu'abandonnait la vie

Et que l'espoir avait quitté,  
Il rentre en possession de sa santé ravie ;  
Quelle ineffable volupté.

Il jouit du présent ; le passé le rassure ;  
Les amis sont plus chers et le monde est plus beau ;  
L'avenir lui sourit et toute la nature

Célèbre et chante un renouveau.

La brise dans les bois, le ruisseau sous l'ombrage,  
Et l'oiseau qui redit le chant de ses amours,  
Semblent tous annoncer dans un riant langage

Qu'il n'est pour lui que d'heureux jours !

**Mauvais débiteurs.** — Je n'ai pas le temps de m'arrêter maintenant dit M. X\*\*\* à un mendiant ; je vous donnerai quelque chose en repassant.

— Vous ne sauriez croire combien d'argent j'ai déjà perdu en faisant crédit de la sorte ! répartit le mendiant.

**La moitié.** — Un gendarme rencontre un trimardeur sur la route de Morges.

— Vous n'avez pas de papiers ?

— Si, mais j'ai pas de tabac.

#### Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

### La Bibliothèque de mon oncle

PAR  
RODOLPHE TÖEPFFER

— Ce n'est pas elle que je pleure, bon oncle ; mais vous me dites, des choses si tristes ! Que deviendrai-je quand vous ne ne serez plus ?

Ces paroles, en tirant mon oncle de son erreur, lui causèrent un soulagement si grand, qu'aussitôt il reprit sa gaieté.

« Ohé ! mon pauvre Jules, est-ce sur moi que tu pleures ? Bon ! bon ! qu'à cela ne tienne mon enfant, on vivra.... A quatre-vingt-quatre, on connaît le métier.... Et puis mon Hippocrate est là.... Ne pleurons pas mon enfant. Il s'agit de beaux-arts.... de rien autre.... et puis de ton sort. L'âge arrive, vois-tu bien, à toi comme à moi.... Tu ne veux pas de droit ? c'est permis. Eh bien ! mets-toi aux beaux arts.... car il est vrai qu'il faut se plaire à son métier. Tu prendras la madone ; nous te chercherons un atelier.... Tu commences ici, tu finiras à Rome ; ce sera pour le mieux. Le mal semble de végéter ; avec un but, on travaille, on marche, on arrive, on se marie.... »

Je l'interrompis : « Jamais mon oncle.

— Jamais ? soit ; c'est permis.... Mais pourquoi, Jules, te fais-tu célibataire !

— C'est que, lui repris-je avec embarras, je me suis juré à moi-même depuis que....

— Pauvre fille ?... si sage !... Eh bien ! suis-ton idée c'est permis. Je n'en suis pas mort. L'important, c'est que tu prennes un état, et nous allons nous en occuper. »

Je fis un effort afin de paraître joyeux de quitter le droit pour les beaux-arts ; mais j'avais le cœur trop pénétré de tristesse et de reconnaissance pour qu'aucun sentiment y trouvât place. Au bout de quelques instants, je me retirai, après avoir tendrement embrassé mon oncle.

Outre mon oncle Tom, moi et le peintre dont j'ai parlé précédemment, il y avait d'autres locataires dans la maison. Je vais les énumérer en allant du bas en haut, pour arriver ainsi jusqu'à celui qui, le plus près du ciel, en prit le chemin vers ce temps, laissant vacante une belle mansarde au nord, où j'allai m'établir.

C'était d'abord sur le même étage que nous, un régent retraité, vieux bonhomme, tout occupé du soin de manger une paye morte gagnée par quarante années de travaux. Tranquille et jovial épicien, il faisait régulièrement sa sieste, et, après son dîner, il se récreait à humer la brise du soir, en compagnie de quelques serins qu'il élé-

vait becquetant, volant à ses côtés. Toutefois il n'avait pas entièrement rompu avec son ancien état, et son amusement principal, c'était d'appliquer à toutes choses et à tous venants quelques sentences extraites de ses souvenirs classiques.

A l'étage au-dessus, c'était un octogénaire bourru, morose, ancien magistrat de la république. L'été, aussi dans une grande bergère, il vivait auprès de sa fenêtre d'où il contemplait piteusement la rue, voyant à toutes choses la décadence de l'État et la ruine des mœurs : aux maisons rebouchées, aux murs recrépis, aux chapeaux ronds, à la rareté de cadenettes, et surtout à la jeunesse des jeunes gens.

L'hiver, enfermant ses deux maigres jambes dans ses bottes en carton, il vivait au coin de son feu, ne le quittant plus que pour venir tous les mois à sa porte, en bottes de carton toujours assister quelques mendiant ses contemporains, vieux débris dans lesquels il reconnaissait encore les vestiges du bon temps, les restes vermoulus de cette ancienne république, si changée, si déchue.

Au-dessus de ce vieillard morose, vivait très retirée une famille nombreuse, dont le chef était un géomètre employé au cadastre. Cet homme à sa planchette tout le jour, passait une partie des nuits sur ses feuilles. Il avait, je m'en souviens, l'orgueil de la gêne laborieuse et indépendante, et si, de loin en loin, il se permettait en famille une partie de plaisir, il en savourait la jouissance d'un air grave et fier qui m'imposait à moi, jeune homme, un respect mêlé d'admiration.

Avant d'arriver à la mansarde, on passait encore devant la demeure d'un joueur de basse. Celui-ci donnait leçon tout le jour, se réservant la nuit pour composer des thèmes sur son instrument.

Tout à l'entour du musicien s'élevaient des chambrettes, des cabinets loués ou sous-loués à des étudiants qui prenaient leurs repas chez lui. Ces messieurs grands fumeurs, récitaient leurs cours, chantaient des romances, donnaient du cor ou jouaient du flageolet, en sorte que dans cette région la symphonie était permanente.

Enfin la mansarde dont j'ai parlé.

Cette mansarde était grande, avec un jour magnifique. Le géomètre voulut l'avoir, et moi aussi. On perça une fenêtre, on éleva une cloison, et nous eûmes chacun une mansarde.

\* \* \*

Un jour, j'allais rentrer dans ma demeure par la porte qui est du côté de l'église, sous le gros tilleul. Un brillant équipage stationnait auprès. A peine l'eus-je dépassé, qu'une voix, que je reconnus aussitôt, me porta à retourner la tête avec vivacité.... « Monsieur Jules ! » s'écria la même voix avec émotion.

Dans mon trouble, j'hésitais à m'approcher, lorsque je crus comprendre qu'on m'y invitait. Je rebroussai : un geste rapide ouvrit la portière, et je me trouvai en face de l'aimable Lucy. Elle était en habit de deuil, les yeux mouillés de larmes.... A cette vue, les miennes coulèrent.

Je me souvenais tout à la fois de sa robe blanche, de ses filiales alarmes, des paroles du vieillard, de sa bonté envers moi !... « Oh ! qu'il méritait de vivre, lui dis-je bientôt, et que c'est une cruelle perte, mademoiselle !... Permettez que je donne ces pleurs au souvenir que je conserve de son aimable bonté. »

Lucy, encore trop émue pour répondre, me pressa la main avec un mouvement dont une gracieuse réserve tempérait la reconnaissante affection.

« J'espére, me dit-elle enfin, que, plus heureux que moi, vous possédez encore monsieur votre oncle !...

— Il vit, lui dis-je ; mais l'âge s'accumule et le courbe vers la terre.... Que de fois, mademoiselle, je songeais à votre père !... et chaque jour je comprenais votre tristesse. »

Lucy, se tournant alors vers un monsieur qui était assis près d'elle, lui expliqua brièvement, en anglais, le hasard auquel elle avait dû de faire ma connaissance et celle de mon oncle, cinq années auparavant, et comment ma vue, en lui rappelant vivement une journée où son père avait été si heureux et si aimable, lui avait causé cette émotion. Elle ajouta quelques mots d'éloge envers moi et envers mon oncle ; et lorsqu'elle parla de ma condition d'orphelin, je retrouvai dans son expression et dans ses paroles cette compassion qui autrefois m'avait tant ému. Quand elle eut acheté ce récit, le

monsieur qui paraissait ne pas parler français, me tendit la main avec une expression d'affection estime.

Alors Lucy s'adressant à moi : « Monsieur est mon époux ; c'est le protecteur et l'amie que m'a choisi mon père lui-même.... Depuis ce jour où vous le vitez, monsieur Jules, je ne devais plus le conserver longtemps.... Dieu l'a retiré dix-huit mois après.... Plus d'une fois il avait souri en se rappelant votre histoire.... En quelque temps, ajouta-t-elle, que vous avez un malheur semblable au mien, je vous prie de m'en instruire.... Je veux saluer votre oncle.... Quel âge a-t-il ?

— Il entre, madame, dans sa quatre-vingt-cinquième année. »

Après quelque silence, sous l'impression de cette réponse : « J'étais venue pour parler au peintre qui a fait le portrait de mon père.... Pensez-vous, monsieur que je pourrai le rencontrer seul ?

— Sans aucun doute, madame. Vous me donnez vos ordres, et je les transmettrai à mon frère. »

Elle m'interrompit : « Oh ! vous avez donc pu suivre votre penchant ! Eh ! bien j'accepte votre offre, et je choisirai mon moment.... Mais auparavant, mon époux et moi serions désireux de voir vos ouvrages.... Habitez-vous cette même maison ?

— Oui, madame.... et, quelque confus que je sois de n'avoir à vous montrer quelques misérables esais, je n'ai garde de refuser par amour-propre, l'honneur que vous voulez me faire. »

Nous dimes encore quelques mots. Bientôt je descendis et la voiture s'éloigna.

\* \* \*

Les jours suivants, je vécus de ce souvenir et de l'espérance de revoir bientôt Lucy. J'avais fait quelques copies, entre autre celle de la madone, deux ou trois portraits, puis quelques compositions, la plupart d'une exécution plus que médiocre, mais ne manquant pas de certains indices de talent. Comme l'on peut croire, le bourgeois m'aida avec la plus active complaisance à les disposer à leur avantage, et tout était prêt pour recevoir Lucy, lorsqu'elle arriva en effet. Son mari l'accompagna.

Tandis qu'à la demande de Lucy je retournais toutes mes toiles pour les faire passer sous ses yeux, j'entendis dans le corridor le pas de mon oncle. J'accourris pour lui ouvrir la porte.

<sup>1</sup> Le bourgeois de la vanité.

**Aménités.** — Je ne suis pas un homme à double face, moi !

— Heureusement, une gueule comme la tiennent... ça suffit.

**La bonne.** — Ma fille, je vous trouve bien petite pour vous engager comme bonne d'enfants.

— Mais ça vaut mieux, madame, que je sois petite, votre bébé se fera moins de mal quand je le laisserai tomber.

**Titi et Tata.** — Titi et Tata comptant ensemble dix printemps, jouent avec leurs pouées.

— **Titi :** Vous êtes une mauvaise mère, madame, vous nourrissez votre fille au biberon.

— **Tata :** Pensez-vous, madame, que je vais m'absenter la poitrine.

**Logique.** — A dîner, on sert des choux de Bruxelles. Riquet les regarde longuement et dit tout à coup :

— Dis, maman, les enfants doivent être bien petits, à Bruxelles !



Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS